

UN JOLI VOYAGE

C'était un moineau né sur les bords de la Seine. On ne vous demande pas votre avis quand vous naissez. Il était là et il n'y pouvait rien.

Ce n'était pas tout à fait un moineau comme les autres. Les moineaux de Paris aiment les rues, les trottoirs, les jardins publics ; la foule, et ils volettent gaiement en piaillant dans les marronniers.

Maman moineau retrouvait toujours ses bébés dans le coin de la Porte de Saint-Mandé, où elle nichait, mais le moineau dont je parle, non ;... il rentrait toujours en retard. « Où étais-tu ? »

— Sur les bateaux-mouche. Il y a de l'eau, des grands peupliers, des péniches, j'aime ça.

— Bon, dit la Maman Moineau, ne tombe pas à l'eau. Sois attentif quand tu voles si loin.

C'était une mère qui comprenait ses bébés. Si celui-là aimait les grands voyages, elle n'y pouvait rien.

A deux ans, le moineau fit un voyage en bateau-mouche, jusqu'à Saint-Cloud. Offrez-vous ce voyage, vous verrez comme c'est joli ! Puis le moineau voyagea en Grèce.

Le moineau voyagea encore beaucoup, mais ce serait trop long de tout raconter cette année.

Ce moineau devint grand et c'était une demoiselle moineau.

« Elle a un drôle d'air, ma fille, se disait la Maman moineau, elle ne ressemble pas à mes autres moineaux (ils étaient 15 filles et 15 garçons chez ces moineaux de Saint-Mandé) — elle a des idées pas comme tout le monde, je me demande où j'ai été chercher un moineau pareil ? »

La tante de Marseille, invita cette petite moineau à venir en visite, et c'est à Marseille qu'il lui arriva sa grande aventure.

Un soir à minuit, un petit cabas se posa à côté de la moineau. Il contenait un short, une chemisette blanche et une paire d'espadrilles. Les deux ailes du moineau tombèrent, il grandit comme un arbuste et devint une jeune fille pour de vrai. C'est là qu'il est utile d'être débrouillard, comme le sont les moineaux parisiens. Elle ne dit pas ouf et ne s'étonna pas d'être là. Elle enfila le short et la chemisette, mit les espadrilles et rangea ses ailes dans le petit cabas. Elle prit le cabas à son bras et sortit.

L'été à Marseille, par clair de lune, on se promène le long de la mer. Ça amusait beaucoup la jeune fille d'être une vraie jeune fille, d'avoir des jambes, des bras, une langue... Elle qui n'avait jamais vu que le dessus de la tête des gens, en volant, ou leurs pieds, en sautillant à terre, elle voyait leurs visages, leurs sourires, et elle trouvait ça très joli. Elle avait terriblement envie de parler.

Elle s'arrêta devant un beau petit voilier, vraiment très coquet, on aurait juré un jouet neuf.

Un marin le contemplait aussi.

Devinait-il qu'elle désirait lui parler ? En avait-il envie, lui aussi ou est-ce le hasard ? Enfin, il lui dit :

— Il est beau, mon bateau ?

— Oh, oui, où part-il ?

— A Ceylan.

— C'est bien par là ?

— Très. Il fait toujours chaud, il y a toujours des fleurs. Je pars tout à l'heure.

— Moi aussi, dit la jeune fille.

Elle avait l'habitude d'être oiseau et de filer droit devant elle sans rien demander à personne, aussi ne savait-elle pas toutes les formules de politesse que doivent savoir les demoiselles.

Le marin ne les savait sans doute pas non plus, car il ne parut pas étonné et répondit simplement : « Bon, montez. » Il lui tendit la main pour l'aider à monter. Il lui montra un hamac bien abrité, pour y dormir quand elle voudrait, et il expliqua :

— C'est un bateau magique, il marche seul et va où je veux. Douze mousses l'astiquent le jour, moi, je le peins la nuit

— Pourquoi pas le jour ?

— La nuit il fait frais. Le jour, au soleil, ça sèche et mon bateau reste bien blanc. Le jour, je dors.

— Ah ! dit la jeune fille, je ne connais vraiment rien en peinture, mais je sais raconter des histoires et faire des chansons, je vous tiendrai compagnie...

VOU... VOU... VOU... le vent poussait le bateau cap sud, toutes voiles dehors. Le marin peignait, la jeune fille bavardait. Puis le jour se leva. Le marin rangea son pot de peinture, la salua et disparut. Heureusement... Voilà la jeune fille qui se met à rapetisser et à se retrouver moineau. Elle n'eut que le temps de replier ses nippes dans son cabas et de raccrocher sa paire d'ailes (elle avait joliment bien fait de les garder). Un mousse arrivait pour laver le pont. Elle s'envola et se percha en haut d'un mât.

Tous les jours, le moineau s'envolait dans tous les coins du bateau, criant, jouant, voletant. Vers le soir, un rossignol se posait tout en haut du grand mât, mais c'était un oiseau si petit, si timide et si discret de couleur, que personne ne le vit jamais, même quand parfois il chanta. Quelquefois, le moineau l'entrevit, mais ne le déranger pas.

Les douze mousses roulaient les cordages, frottaient les cuivres, astiquaient les vitres, lavaient les planchers toute la journée. Le moineau leur tenait gaiement compagnie.

Quand la nuit se faisait bleu profond, le marin bien coiffé, se montrait et peignait, et la jeune fille, retrouvant son petit costume, continuait ses contes.

UN JOLI VOYAGE (suite)

On traversa la Méditerranée, la Mer Rouge, l'Océan Indien. Jamais il ne pleut, dans ces coins-là, et les nuits sont plus belles que les jours et cloutées de grandes étoiles.

On arriva à Ceylan, on visita cette île fort jolie. Les douze mousses se promenaient le jour. Mais le marin et la demoiselle de nuit. Vous pensez que ni l'un ni l'autre ne se vantait d'être oiseau le jour (vous avez deviné que le marin devenait rossignol juste comme la jeune fille devenait moineau ?) D'ailleurs, comme ça, il y avait toujours quelqu'un pour surveiller le bateau.

Ceylan est très propre ; il y a beaucoup de fleurs et d'oiseaux et les gens, même les enfants, sont très polis.

Mais il fallait tout de même rentrer. Après avoir été si loin, on remonta vers l'Europe. La jeune fille, ça l'ennuyait de rentrer. Le marin le comprit bien et sans rien dire, pour lui faire plaisir, il allongea le chemin... Ils passèrent par le Cap de Bonne-Espérance, remontèrent le long de l'Afrique, longèrent l'Espagne et... ce fut la France.

Ils n'avaient pas de plaisir à se séparer, mais il le fallait bien. Aucun d'entre eux n'avait le courage de dire vraiment adieu à ces jolies soirées, et, quand on sent qu'on manque de courage, on est de mauvaise humeur...

— J'habite par ici, dit le marin, on va arriver...

— Pas moi, dit la jeune fille, je n'habite pas ici, j'habite la Seine.

— C'est pas si beau que la mer, dit le marin avec brusquerie.

— Bien sûr, maugréa-t-elle, mais je n'y peux rien.

C'étaient la première fois qu'ils se parlaient mal. Elle avait le cœur gros. Pour ne pas que cela se voie, elle lui tourna le dos et ne dit plus rien. Le marin vint lui dire bonjour comme d'habitude, avant d'aller dormir, et elle ne pensa plus à son chagrin.

Le lendemain soir, on approchait des côtes.

La jeune fille redevint triste. Elle se cacha dans un coin pour pleurer. Le marin crut qu'elle boudait et pensait qu'elle avait mauvais caractère. Le jour se leva, il ne la chercha pas et elle n'alla pas à sa rencontre. Cela fait que le rossignol et le moineau passèrent cette dernière journée sans plaisir.

A midi les mousses jetèrent l'ancre dans une jolie baie bleue. Ils débâllèrent les colis qu'ils expédièrent magiquement. Le moineau prit son vol et la nuit le surprit à Saint-Germain-en-Laye. Le rossignol s'était esquivé sans qu'on le voie et caché dans un chêne jusqu'au soir. Alors il se fit un pagne de clématite qu'il cucillit par là, et il remonta tout doucement sur son bateau. Très soigneux, il prit sa salopette, et, en inspectant tous les coins, il découvrit le petit cabas. Il le prit à tout hasard, en se demandant à qui c'était ?

Et où était passée la jeune fille ? — Il rentra chez lui après avoir traversé des petits bois de pins qui cachaient sa maison, et c'est seulement en rangeant son placard et en y posant le cabas qu'il regarda dedans et reconnut les nippes de sa camarade de bateau. Alors il ne comprit plus rien du tout.

Le moineau avait volé tant qu'il était resté moineau. Une fois demoiselle, il avait fallu marcher à pied. Elle avait déniché des journaux propres et elle s'était tortillé une robe qui pouvait aller pour la nuit, car personne ne la remarqua, et elle arriva le matin en moineau de Saint-Mandé. Sa mère ne savait pas qu'elle était un moineau qui avait été enchanté, et lui parla en maman-moineau :

— Eh bien, d'où sors-tu, cette fois, mon oiselle ?

— De Ceylan. Et le moineau raconta son voyage.

— C'est bien beau, ma fille, remercie le ciel d'avoir vu toutes ces jolies choses, ça n'arrive pas à tout le monde.

Le moineau enchanté se mit à prier, comme lui avait dit sa maman et comme prient les oiseaux, en montant bien haut, en l'air et voici sa prière :

— Mon Dieu, merci pour les belles choses que vous m'avez montrées, et s'il vous plaît, envoyez ma pensée au marin qui m'a accompagnée, il ne sait pas que je ne suis qu'un moineau, et peut-être me trouvait-il mal élevée, mais c'est très différent.

Juste à ce moment, elle entendit une chanson fraîche et pure. C'était le rossignol. Elle se sentit le cœur tout calme.

C'est ça, le chant du rossignol : on le cœur comblé.

Le rossignol — car c'était lui — ne savait pas qu'il était si près de la jeune fille. Ce jour-là, il faisait de grands vols pour se distraire et il pensait justement à elle, un peu mélancoliquement.

Le moineau, avec son cœur content, se mit à voler, à pousser de joyeux cris, à sautiller, et le rossignol, en le voyant, se sentit égayé.

C'est ça, la gaieté du moineau, on a le cœur allégé.

Vous avez tous, dans votre cœur, un oiseau qui a besoin de chanter. C'est ça que veut dire mon conte, et si vous êtes trop petits pour comprendre ce que je veux dire, attendez d'être un peu plus grands et un peu plus forts en algèbre, et vous comprendrez tout à fait bien.

J'espère que toutes les petites filles, en grandissant, seront gaies et décidées, comme ce moineau.

J'espère que tous les petits garçons, devenus hommes, sauront exprimer leur cœur, comme le rossignol.

Je sais bien que mon histoire serait beaucoup plus jolie si le rossignol rapportait au moineau son petit cabas et sa tenue de demoiselle, mais il faudrait qu'il comprenne ce qui est arrivé et ça pourra faire une autre histoire.

Pour le moment, c'est comme ça, et c'est tout.

C'est tout de même déjà bien.